Document généré le 9 mai 2025 07:40

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

La littérature est un exercice d'amitié

YVON RIVARD, *Exercices d'amitié*, Montréal, Leméac Éditeur, Collection Phare, 2015, 280 pages

Françoise Bouffière

Volume 11, numéro 2, printemps 2017

URI : https://id.erudit.org/iderudit/85159ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)
1929-5561 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Bouffière, F. (2017). Compte rendu de [La littérature est un exercice d'amitié / YVON RIVARD, *Exercices d'amitié*, Montréal, Leméac Éditeur, Collection Phare, 2015, 280 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *11*(2), 29–30.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

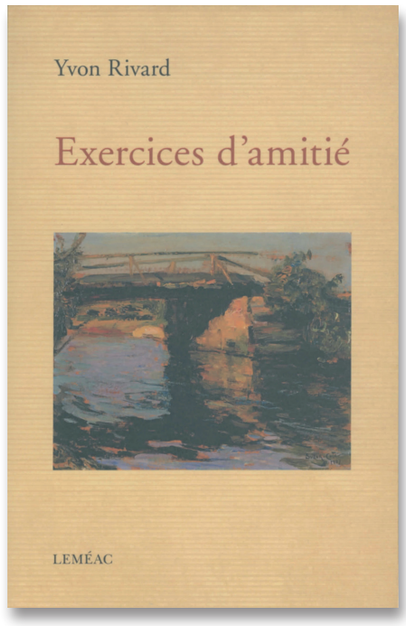
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LA LITTÉRATURE EST UN EXERCICE D'AMITIÉ

Françoise Bouffière
Orthopédagogue



Yvon Rivard
Exercices d'amitié
Montréal, Leméac Éditeur, Collection Phare, 2015, 280 pages

Yvon Rivard a depuis longtemps l'art de faire résonner la voix de ses auteurs de prédilection, convoquant tour à tour Hubert Aquin, Jean Bédard, Hermann Broch, Bernard Émond, Peter Handke, Jean-Pierre Issenhuth, Rainer Maria Rilke, Gabrielle Roy, Virginia Woolf : ses amis « de si près tenus », lus et relus, décortiqués. Dans ce recueil d'une trentaine de textes, Yvon Rivard va plus loin encore dans l'hommage et la reconnaissance à sa « communauté littéraire », écrivains-amis qui ont marqué sa vie, auteurs décédés ou vivants tels d'anciens élèves comme Étienne Beaulieu. Ces amis, *perdus et retrouvés*, il nous les offre en partage. Invitation à la lecture. Testament. Fort de les avoir introjectés, il nous livre leurs messages et le sien, si proche des leurs. « Que fait-on à la mort de l'artiste, de l'ami qu'on avait hélas, si souvent perdu de vue ? On le perd et on le retrouve à chacune de ses images, puis on se met à regarder le monde tel qu'il l'a vu, et bientôt c'est lui qui vous regarde à travers ce qu'on voit » (*Perdus et retrouvé*, p. 16).

Pourquoi *Exercices* ? Peut-être parce que tout exercice suppose un certain effort, effort d'attention, de mémoire et que les *Exercices d'amitié* que nous offre Yvon Rivard relèvent de l'effort de voir le monde à travers le regard de l'autre afin d'élargir son humanité et, grâce à lui, la nôtre. Pour cela il faut savoir se faire petit, et l'auteur de ce recueil d'essais a atteint l'âge béni où, se préparant à quelque chose de plus grand que soi, il devient naturel de s'oublier, trop occupé « à travailler à se loger dans l'être, à passer de la surface à la profondeur », comme l'essayiste l'écrit dans *Le passage vers l'Être* (p. 28) en rendant un vibrant hommage à son ami Pierre Vadeboncoeur.

Pourquoi *Exercices d'amitié* ? Peut-être parce que la littérature est en soi un exercice d'amitié, un dialogue entre l'auteur et son lecteur, une forme de réciprocité où les imaginaires de l'un et de l'autre se rencontrent pour mieux s'enrichir de leur singularité et où les opinions se confrontent. « Lire, écrire, c'est toujours s'entretenir avec nous-même comme avec quelqu'un d'invisible, à la fois semblable et différent de nous, dont nous espérons qu'il nous révélera à nous-même », nous dit Yvon Rivard en parlant de la correspondance entre Paul-Émile Roy et Pierre Vadeboncoeur qui ont été des interlocuteurs précieux l'un pour l'autre. *(Une longue conversation,* p. 56.)

Exercices d'amitié donc parce que « Nul ne peut penser seul » (*Lettres à Sancho*, p. 87), comme Yvon Rivard l'écrit dans cette lettre à François Ricard où il analyse leur relation et les différentes phases de leur amitié : celle où le moi de l'un est protégé par le moi de l'autre de façon quasi fusionnelle et celle où il faut s'éloigner pour être soi et progresser chacun dans sa propre dissemblance. Il est nécessaire de fortifier la place que nous occupons, dit l'essayiste, « mais dès que nous sommes seuls, le monde nous échappe de toutes parts » (p. 89), et ceci pour une raison simple, c'est que la vérité que chacun défend est de plus en plus une énigme, ajoute-t-il. On ne peut seul en effet affronter la vie et c'est une des fonctions de la littérature que de nous y aider. Oui, le monde nous échappe sans la présence de l'autre pour le traduire, le refléter, le contester, y résister et finalement y acquiescer. Il est si facile et si redoutable à la fois de s'enfermer dans une forme de pensée, une forme de société, un état d'esprit. L'amitié qui se nourrit d'une admiration commune a aussi la capacité d'ébranler l'autre dans ses convictions tout en réclamant la fidélité à ce qui, au départ, l'a créée. Telles sont les leçons d'*Exercices d'amitié*.

Pourquoi *Exercices* ? Peut-être parce que tout exercice suppose un certain effort, effort d'attention, de mémoire et que les *Exercices d'amitié* que nous offre Yvon Rivard relèvent de l'effort de voir le monde à travers le regard de l'autre afin d'élargir son humanité et, grâce à lui, la nôtre.

J'ai toujours été séduite par le style d'Yvon Rivard. Style envoutant, comme le mouvement des vagues qui déferlent sur la côte. Mais d'où viennent-elles ces vagues ? Quel vent les pousse ? Sont-elles multiples ou est-ce toujours la même alors que l'auteur a plus que jamais l'art de faire s'interpénétrer la voix de ses amis à la sienne pour nous dire que notre responsabilité sur terre est d'aimer, de nous tourner vers autrui, de porter assistance et que notre seule faute est de ne pas aimer davantage ? Qui parle ? Qui enfante l'autre ? Ainsi, à Yvon Rivard désespéré par la violence et le mal qui sévit dans le monde actuel, c'est un ami assis avec lui au café qui répond à son impuissance : « tout ce que nous pouvons faire, c'est de lui opposer le bien, d'essayer de maintenir un certain équilibre » (Réparer le monde, p. 233) et parallèlement, en parlant de la situation d'Haïti, Yvon Rivard écrit :

> Ce que l'on peut faire pour Haïti, c'est peut-être de retrouver à son contact ce que nous ne savons pas que nous avons perdu, cette force qui vient du dénuement et dont nous aurons tous besoin, cette science élémentaire qui consiste à faire cohabiter harmonieusement les plantes, les animaux et les humains, comme l'enseigne l'art dit naïf (Si Haïti était une arche, p. 148).

La loi du cœur au centre de ce recueil est celle bien sûr semée, enseignée par Hermann Broch pour qui Rivard a une grande admiration, mais c'est aussi celle de l'essayiste capable d'être interpellé par la voix des autres et ici par celle de l'auteur de *La mort de Virgile* : « Bien au-dessus de la loi de la beauté. Bien au-dessus de la loi de l'artiste – avide seulement de vibrer à l'unisson –, il y avait la loi de la réalité, il y a – sagesse divine de Platon – Éros au centre du déroulement de l'existence, il y a la loi du cœur, et malheur au monde qui a oublié cette réalité dernière. »[1] (La loi du cœur, p. 253) Réflexion très judéo-chrétienne, juste morale transcendant tout. Après cela, il n'y a plus rien à dire. Il faut agir, réparer le monde et soi-même, car cela va ensemble, et ceci avec les outils que l'on a et dont on sait se servir, ce peut être l'écriture. Ce recueil de textes est d'ailleurs traversé de questionnements sur la littérature, sur sa fonction, sa nécessité. Une nécessité qui n'empêche surtout pas l'écrivain d'être présent au monde car « la moindre réalité vivante est infiniment supérieure à toute littérature »[2], nous fait comprendre l'auteur en citant Jean-Pierre Issenhuth.

1 Hermann Broch, *La mort de Virgile*.

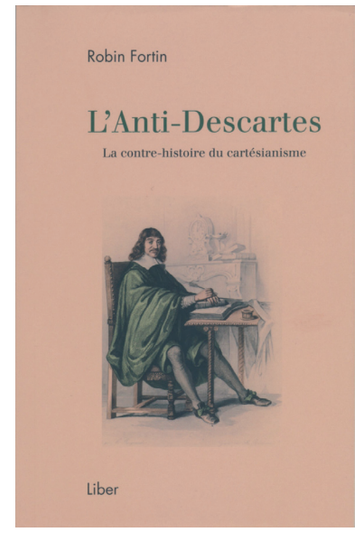
2 Jean-Pierre Issenhuth, *Le petit banc de bois. Lectures libres, 1985-1999*, Montréal, Éditions Nota Bene, 2014, p. 38.

suite à la page 30

suite de la page 29

Le lecteur trouvera également dans ces *exercices* une réflexion sur des sujets actuels tels que le projet de « Chartre sur la laïcité et les valeurs québécoises » sur lequel le gouvernement s'est cassé les dents. Yvon Rivard s'y déclare « plus indépendantiste que nationaliste, plus épris de justice sociale que d'affirmation identitaire » (*Le laissez-passer québécois*, p. 133). Il préconise le dialogue et montre comment ce projet de charte « réactualise la vieille querelle des habitants et des coureurs des bois, qui a accouché de ce "pays incertain", les premiers voulant refaire ici une Nouvelle-France, les seconds y rêvant d'un Nouveau-Monde » (p. 134). Fort intéressant. À lire pour comprendre que le dialogue n'est pas un vœu pieux, mais une position reliée à l'altruisme qui parcourt ce beau livre.

Bonne lecture ! Même si ce n'est pas un livre facile. Les littéraires vont se régaler et la chaleur humaine, comme la bonté qui y circule fera du bien à tout le monde. ❖



Robin Fortin
L'Anti-Descartes. La contre-histoire du cartésianisme
Montréal, Liber, 2016, 164 pages

Voici un livre de combat, inspiré de la lecture de l'histoire de la philosophie de Jean-François Revel, véritable charge contre la philosophie du XVIIe siècle, celle du rationalisme moderne. Procès où Descartes est sommé de comparaître, mais aussi ceux qui ne seraient pas sans lui, Spinoza et Leibniz, Malebranche enfin. « Méga-procès », selon l'expression populaire mettant en scène quelques-uns des philosophes les plus influents et respectés de la tradition philosophique occidentale.

Que leur reproche-t-on ? Quel est leur crime ? D'avoir eu tout faux, d'avoir tout raté, d'avoir tout manqué. Le « grand siècle » ne fut en rien grand, et son rationalisme, que Merleau-Ponty se plaisait à qualifier, à l'image du siècle qui l'a porté de « grand », est petit. Descartes est considéré comme la figure emblématique de la modernité, le paradigme de l'autonomie de la raison, l'affranchissement à l'égard de toute autorité transcendante. C'est faux : il rapporte tout à Dieu. Ses successeurs ne feront pas mieux. Qui est le véritable coupable du procès mené par Fortin ? L'idée de vérité absolue (voir p. 155) ? Le rationalisme ? L'idéalisme ? La métaphysique (p. 81, citation de Schlick, et p. 156) ? La tradition philosophique universitaire (voir la quatrième de couverture, et la citation non référencée) qui se désintéresserait entièrement de la vérité des systèmes philosophiques et dont la critique serait totalement absente (p. 11) ? Tout cela sans doute, car Fortin ne manque ni d'audace ni d'ambition. Dieu surtout, s'il faut en croire les pp. 152-153. Le fond du propos de Fortin se résumerait-il à une charge anti-théologique ?

Les rationalistes sont passés à côté de la véritable révolution moderne : la science, l'observation de la nature, l'induction. Leur réputation est usurpée. Descartes n'a rien de moderne. Il faut effacer l'idée de « révolution cartésienne ». Les véritables héros du XVIIe siècle sont les inventeurs de la science moderne. Voilà la thèse fondamentale de ce livre divisé en deux parties. La première, intitulée « Descartes, ou la révolution manquée », se compose de trois chapitres traitant successivement, selon une division classique, de la métaphysique, de la science et de la morale cartésiennes. La seconde, titrée « Les postcartésiens, ou Dieu et encore Dieu », consacre un chapitre à chacun de ces postcartésiens que sont Spinoza, Leibniz et Malebranche.

L'argumentation de Fortin ne pêche pas d'un excès de retenue. À preuve : « Il faudrait énumérer toutes les affirmations dogmatiques et erronées dont regorgent leurs œuvres. Ces hommes [Descartes et Cie] ont essayé en vain d'expliquer l'union de l'âme et du corps, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la connaissance, le monde, la morale, en proposant parfois les solutions les plus loufoques. Ils ont dit d'énormes bêtises... » (pp. 10-11).

J'avoue me méfier de la philosophie pamphlétaire et j'ai peu de goût pour les charges à fond de train. Surtout je conçois mal qu'on puisse détester autant un courant philosophique. N'empêche : le révisionnisme historique de Fortin manque décidément de nuances et de finesse. Il propose une approche plutôt cavalière et unilatérale qui n'est pas supportée par une véritable argumentation et une recherche adéquate. C'est une chose que de soutenir une thèse, une autre que de la démontrer. Ce n'est pas que le livre n'est pas bien écrit et bien charpenté. Qu'il privilégie les sources premières, voilà qui est de bonne méthode, mais il ne faut pas pour autant négliger le recours aux commentateurs. Surtout qu'en l'occurrence ils ne manquent pas ! La lecture de Robin est anhistorique : elle ignore tout du contexte dans lequel sont nées ces pensées. À quels problèmes voulaient-elles répondre ? Quels étaient pour ce faire les outils et les ressources disponibles ?

Les historiens de la philosophie et de la science, les chercheurs qui se sont penchés sur la question des origines de la modernité dressent un panorama autrement plus complexe et subtil. Il faudrait, à tout le moins, que l'on fasse la démonstration que la révolution scientifique est tout à fait étrangère à la religion, que Descartes et les rationalistes n'aient en rien contribué au développement de la science moderne. Peut-on faire du rationalisme du XVIIe siècle un simple théocentrisme, un simple calque de la pensée médiévale ? Il est vrai que la philosophie d'alors demeure largement inspirée par la scolastique et imprégnée des problématiques chrétiennes classiques. Elle n'opère pas moins un tournant qui inaugure la modernité et possède en cela une véritable originalité. Fortin méconnaît le jeu complexe et subtil des continuités et des ruptures historiques.

On peut encore reprocher à l'auteur de s'appuyer sur une conception de la science réductrice, positiviste, naïvement empiriste, pour laquelle la science se réduirait à l'induction. Il semble ignorer des pans entiers de la philosophie contemporaine des sciences qui, c'est le moins que l'on puisse dire, a considérablement complexifié et raffiné notre compréhension de la science.

Fortin a bien le droit de préférer la tradition empiriste, voire « matérialiste » à la tradition rationaliste, et d'en faire le véritable champion de la modernité, comme il a également le droit de penser que l'avènement de la modernité réside essentiellement dans l'émergence de la science empirico-formelle. Mais sa démonstration demeure superficielle et ne rend pas justice à la contribution rationaliste à l'émergence de cette science. Il aurait eu avantage à s'inspirer de l'idée de complexité chère à Edgar Morin, dont il est spécialiste. Morin, sans rien perdre de son acuité critique, a une opinion plus nuancée de Descartes et de Spinoza[1].

Louis Perron
Université St-Paul

1 Edgar Morin, *Mes philosophes*, Paris, Fayard/Pluriel, 2013.